

LE RETOUR

Et pourtant, des souvenirs, il en avait, ils le hantaient, le privaient de repos. Ils affluaient par centaines, le pénétraient comme une lame aiguisée. La mer venait s'écraser avec fracas contre la falaise, le ciel gris sombre semblait suivre le mouvement incessant des vagues et les nuages, pareils à des barques fragiles, tentaient désespérément d'atteindre le rivage. Le bruit des vagues faisait écho au fracas et à la fureur à l'intérieur de son propre crâne. Le sifflement des obus, les explosions, les hurlements étaient emprisonnés dans sa tête à jamais. Ses yeux fixaient l'horizon mais ils voyaient le sang, les blessures, les camarades morts abandonnés dans la boue...

Il restait là malgré le vent glacé, harcelé par les souvenirs qu'il ne pouvait ni ne voulait chasser. La pluie coulait sur son visage et dans ses yeux. Il porta la main à sa tête et ses doigts reconnurent le bandage qu'on lui avait mis avant sa sortie de l'hôpital, la veille. Alors la scène resurgit de sa mémoire, comme elle l'avait fait tant de fois. L'explosion, le choc qui l'avait cloué au sol, sa vie qui avait défilé à toute allure, la douleur fulgurante à la tête et puis plus rien. Combien de temps s'était-il écoulé ? Un mois, six mois ? Plus, peut-être... Curieusement, aucun souvenir de sa convalescence, juste l'odeur d'éther et la fraîcheur des draps. Peu à peu, la vie était revenue, la douleur physique s'était estompée, le médecin l'avait prévenu que l'éclat d'obus lui donnerait de fortes migraines, des vertiges. La veille on l'avait autorisé à sortir, il était démobilisé.

Il avait longtemps hésité à revenir ici. Là où la vie avait continué sans lui, comme un cours d'eau que rien n'arrête. Ses mains se crispèrent un instant sur le vieux banc surplombant la falaise. Le spectacle de la mer déchaînée, l'odeur d'iode et le ciel changeant lui avaient procuré tant de bonheur autrefois. Il se revit, enfant, descendant le petit sentier qui conduit au port et traverse la lande jonchée de bruyère

violine. La nature non plus ne l'avait pas attendu, la végétation envahissait tout, faisant de ce petit escarpement une vraie jungle.

Trois ans plus tôt, il s'était assis sur ce même banc, face à l'horizon qu'il voyait plein d'espoir et de gloire. Il s'était assis, confiant, l'âme en paix, s'imprégnant une dernière fois de ce paysage de liberté...

Cette sensation s'était rapidement estompée comme l'insouciance de sa jeunesse face au désastre de la réalité des longs mois sur le front. Son devoir, comme ses camarades, il l'avait d'abord pris comme un honneur ; honneur dont il avait honte à présent.

Les premières semaines, la mort et la souffrance lui étaient étrangères. Il se sentait pris d'un élan fait de convictions et même d'enthousiasme tant la cause était noble. Il avait quitté ce lieu avec une légère mélancolie, sans plus, certain d'un retour proche avant de gagner le front de l'Est...

C'était il y a trois ans, la guerre venait de commencer. Julien avait vingt et un ans. Il ne savait pas qu'il reviendrait sans âge, sa jeunesse envolée à jamais.

La tempête s'était soudain apaisée pour laisser place à une fine bruine glaciale et pénétrante. Elle scintillait sur les cheveux bruns et glissait sur le visage absent de Julien. Ses yeux d'un bleu sombre semblaient perdus face à l'immensité. Le froid le sortit de son songe éveillé et, péniblement, il se leva pour quitter la falaise. Au loin, se dessinait le vieux clocher du village perdu dans la lande environnante. La silhouette d'un homme accablé par son fardeau d'ajoncs avançait avec peine. Julien s'engagea dans le sentier pierreux et abrupt, bien protégé du vent d'Ouest. Le calme si soudain des éléments semblait suspendre le temps, et, seule la mer laissait échapper un gémissement plaintif.

Julien vit apparaître soudainement les premières maisons de son village natal avant d'atteindre avec émotion la jetée du petit port. Quelques vieux pêcheurs, immobiles malgré le froid, restaient là transis à attendre la marée. Le village semblait lui aussi attendre, comme en hibernation, le retour de ses hommes. Le temps n'existait plus, la vie avait cessé avec l'espoir du retour sans cesse reporté.

Julien aurait voulu s'enfuir tant l'atmosphère était lourde et chargée de souvenirs évanouis. Cependant, une chose le retenait ... Quoi ? Un indescriptible besoin de savoir ou plutôt de confirmer ce qu'il savait déjà.

Cette envie avait commencé à l'accaparer, à lui brûler le ventre dès sa convalescence... Ces instants lui revenaient confusément comme embués par l'odeur de l'éther. Cette femme qui lui rendait visite si souvent... une sœur qui lui lisait des prières. A demi-conscient, Julien avait remarqué sa ressemblance frappante avec Louise. Après le choc, il avait oublié bien des choses mais Louise, elle apparaissait toujours dans ses rêves. Il voulait la retenir, lui parler, l'étreindre mais en vain ...

La gorge nouée, Julien entra dans le café du port. Une jeune veuve avait remplacé la mère Chazel. Le vin avait remplacé le cidre. Trois vieux pêcheurs jouaient aux cartes. Julien ne les reconnaissait pas et son visage tourmenté n'éveilla en eux aucune réminiscence. Il demanda un café au fort goût de chicorée qui lui procura un bref réconfort tant il était différent du breuvage d'orge servi sur le front. Un avion passa dans un tel vacarme que les vitres en tremblèrent. Un frisson parcourut Julien qui, malgré la chaleur du poêle, se mit à grelotter. La peur soudaine, oui, l'indicible peur de retourner là-bas...

Peu à peu, ses visions se faisaient plus claires, plus nettes mais aussi plus effrayantes comme envahies par la mort, rythmées par le va et

vient incessant des soldats, ce flux et ce reflux des condamnés à mourir pour l'honneur de la patrie. Parfois un calme, encore plus inquiétant envahissait la tranchée. Plus rien n'avait le même sens, la même dimension. La souffrance angoissante précédant une mort quasi certaine était le pire châtement que l'on puisse infliger à un homme. Julien avait vu les visages se crispier, les yeux s'écarquiller comme incrédules, implorant la grâce de Dieu...Il revoyait sa tranchée humide et froide, long couloir de la mort.

Les vieux pêcheurs commencèrent à l'observer plus attentivement tant il avait un air absorbé. Il marmonna quelques paroles inaudibles ce qui redoubla leur vaine curiosité, car Julien ne pouvait plus communiquer.

Ses pensées s'arrêtèrent sur ce tournant tragique de sa vie à jamais suspendue. Les yeux fermés, il retrouvait le contact du froid, de la boue, des odeurs pestilentiennes. Parfois la nuit, parmi les rats devenus si familiers, il croyait déjà être mort et ne pensait jamais revoir le jour. Comme ses compagnons d'infortune, il perdait tout repère dans le temps et le cauchemar semblait devoir exister à jamais.

Julien étouffait. Sa tête bouillonnait à l'évocation de ces souvenirs à la fois si proches et si confus. Il sortit, tout lui était insupportable. Il reprit sa marche à travers les enclos protégés de murets de pierre. Après d'incessants détours, il franchit la barrière du champ qu'il connaissait si bien. Il ne put s'empêcher de caresser le jeune blé du dos de la main, en arracha une poignée et la porta à son visage. Il reconnut l'odeur de son enfance et revécut ses moments avec Louise à parcourir les prés. Une larme glissa le long de sa joue. C'était la première fois qu'il pleurait depuis si longtemps. Louise avait grandi avec Julien. Des bêtises aux querelles enfantines, en passant par les confidences les soirs d'été, ils s'étaient promis de rester ensemble pour la vie. C'était avant le départ pour le front...

Les serments peuvent rester gravés dans le cœur d'un homme ou s'envoler comme les éphémères. Ils avaient échangé de nombreuses lettres mais alors que Julien bravait tous les dangers, il avait appris la nouvelle. La vie s'était alors comme estompée le laissant dans la réalité des tranchées. Il n'avait rien dit à personne et s'était muré dans le silence. Le sifflement des obus, les cris, les souffrances, tout lui sembla alors sans importance.

La maison de son enfance lui parut intacte, comme préservée ... La cheminée laissait échapper une mince fumée d'un feu de lande et de fougères sèches. Seule l'écurie semblait bien vide sans les chevaux réquisitionnés pour le front.

Son frère aîné, lui, était resté là. Il fallait un homme pour travailler à la ferme. Si Julien était resté, rien n'aurait basculé... Mais comment avait-il pu ? Il fit encore quelques pas et s'arrêta. Il ne pouvait continuer. Une douleur violente l'en empêchait.

Quand l'assaut avait été donné, son seul camarade était tombé, un père de famille de trente-deux ans. Pourquoi le destin n'avait-il pas choisi Julien ? A l'inverse du courage qui l'animait au début des combats, il se sentait lâche avec ce désir d'en finir, d'abandonner, de ne plus se protéger... Julien souffrait en secret et personne ne pouvait le comprendre. Il s'était peu à peu effacé, comme absorbé par un gouffre au fond de lui-même. Le mirage de la vie avait fini par l'engloutir. Il aurait préféré en finir avec cet éclat d'obus tant attendu, qu'il pénètre encore plus profondément et que personne ne s'en soucie. Il aurait alors été dans l'inconnu, éparpillé dans le néant. Mais non, il avait survécu, seulement pour attendre la mort plus longtemps ...

Il s'assit à l'abri du talus bordé de chênes et ferma les yeux. Une mélodie lui parvint et il ne put se retenir de la fredonner en écho. Lorsqu'il ouvrit les yeux, il aperçut une fine silhouette irréaliste dans la cour. Julien s'effaça le cœur battant. La silhouette tournoyait, un

enfant dans les bras. Qu'elle semblait heureuse avec ses yeux doux et rieurs, serrant dans ses bras l'être qu'elle avait de plus cher au monde. Le frère de Julien avait épousé cette belle jeune femme. Elle s'appelait Louise. C'était il y a un an. La guerre continuait son œuvre inexorablement, son plus grand crime était l'oubli. Julien était mort en apprenant la nouvelle.

Une brusque rafale de vent appela Julien vers la mer. Il réalisa que personne n'avait besoin de lui, ni ici, ni ailleurs. L'horizon s'était dégagé. Julien regagna la falaise et disparut dans le lointain.